

Catherine de Russie

Mémoires

Édition, préface et notes
de Linda Gil

Éditions Rivages

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Éditions Rivages

© Éditions Payot & Rivages, 2024
pour la présente édition

Aujourd'hui, si j'ai tenu le compte des remords et des renoncements, je reviens à mon commencement, par spirales.

André MARKOWICZ

Éditions Rivages

« Je vous écris les larmes aux yeux, pour vous annoncer le plus funeste événement dont la main du Très-Haut aurait pu nous frapper. L'Auguste Élisabeth, qui durant vingt ans a fait les délices de ses peuples et l'admiration de l'Europe, n'est plus. [...] Nous succomberions infailliblement sous ce coup terrible, si le nouvel empereur Pierre troisième, digne petit-fils de Pierre le Grand, ne relevait les esprits abattus par les marques les plus signalées de clémence et de bonté. Il a déjà éternisé son règne par la plus heureuse époque pour l'Empire de Russie, en accordant le don précieux de la liberté à toute la noblesse. »

*Ivan Ivanovitch Chouvalov à Voltaire,
25 janvier 1762.*

« Je vous donne une nouvelle dont vous devez déjà être instruit en partie. La Russie vient de secouer le joug qui l'opprimait sous le règne de Pierre III. Ce Prince est déposé, et l'impératrice Catherine montée sur le trône, pour le bonheur et le contentement unanime de toute la Nation. [...] Il faut vous faire un portrait de Pierre III. C'était un Prince qui joignait à un génie très borné, un esprit capricieux au-delà de toute imagination. Il changea presque entièrement l'ordre des affaires établi sous le règne glorieux de l'impératrice Élisabeth. Il préférait publiquement la religion luthérienne à la nôtre, et les Holstinois aux Russiens, deux points assez importants pour s'attirer la haine de la Nation. Pour y mettre le comble, il abandonne l'ancien système politique, qui faisait à la fois la gloire et l'intérêt de notre Empire [...]. Voilà à quoi tendaient les projets de ce Prince, qui ne souffrait ni conseils ni représentations. »

*Ivan Ivanovitch Chouvalov à Voltaire,
20 juillet 1762.*

PRÉFACE

On ne naît pas impératrice,
on le devient

Le trône de Russie : ambitions et stratégies familiales

Le portrait peint par Louis Caravaque en 1745 reproduit en couverture représente la jeune Catherine, à peine un an après son arrivée en Russie. Première métamorphose : elle vient de changer de prénom. Sophie est devenue Catherine et a été baptisée selon le rite de l'Église grecque orthodoxe. Elle a pu ainsi épouser Pierre, son arrière-petit-cousin et ils sont devenus lui Grand-Duc et elle Grande-Duchesse, c'est-à-dire les successeurs désignés d'Élisabeth I^{re}, l'impératrice régnante, dite Élisabeth « la clémentine ».

Celle-ci, née Péetrovna en 1709, a pris le pouvoir en 1741, à peine trois ans auparavant, par un coup d'État fomenté par la France. C'est une des filles de Pierre le Grand. Veuve, sans enfants, son choix se porte rapidement sur son neveu, Karl Peter Ulrich de Holstein-Gottorp, fils de sa sœur Anna, morte

peu après lui avoir donné naissance à Kiel, en 1728. Le petit garçon recevra, sous la férule de son père, une éducation rigide, strictement militaire.

Sa tante lui choisit pour épouse une jeune fille tout aussi inexpérimentée, Sophie, née à Stettin, ville aujourd'hui située en Pologne qui était alors une place forte allemande, commandée par son père, un officier au service du roi de Prusse.

Il faut imaginer ce très jeune couple d'adolescents allemands, marqués tous deux par une éducation austère, dénués d'expérience politique, plongés subitement dans le microcosme toxique de l'une des cours les plus prestigieuses, celle de l'Empire le plus vaste de la Terre, la Russie.

Lorsqu'il peint le portrait de la jeune Catherine, en 1745, Louis Caravaque est loin d'être un débutant. Né à Marseille en 1684, il officie depuis trente ans à la cour de Russie, où il est arrivé en 1716 avec un contrat de portraitiste prévu pour une durée de trois ans. Il a peint plusieurs portraits de la famille des tsars, ainsi que des scènes de batailles russes. Le succès de ses tableaux l'encourage à ouvrir sa propre école de peinture à Saint-Pétersbourg, où il s'est installé définitivement.

Sur le portrait de 1745, on remarque sur le buste de la jeune fille la présence, encore discrète, de l'ordre de Sainte-Catherine, suspendu à son large ruban rouge, ainsi que l'étoile. Même masquée par la pelisse de couleur sombre qui la recouvre en

partie, cette distinction impériale et patriotique rappelle le souvenir de Catherine I^{re}, l'épouse de Pierre le Grand. Il affirme la légitimité de la jeune Grande-Duchesse. Sur certains portraits ultérieurs, peints par Georg Christoph Grooth entre 1746 et 1748, puis sur le portrait du couple grand-ducal peint à nouveau par Caravaque en 1756, les insignes dynastiques sont bien plus visibles. S'ils sont inexpérimentés, ces adolescents sont issus de plusieurs générations de familles dans lesquelles stratégies matrimoniales et ambitions politiques se combinent de longue date. Les jeux d'alliance ont ainsi rapproché les intérêts de la couronne de Suède, de Russie et d'Allemagne.

Chronologies de la rédaction des Mémoires

Les manuscrits autobiographiques de Catherine se composent de plusieurs ensembles. Quelques fragments sont rédigés à la troisième personne, mais pour l'essentiel, le récit emploie le « je ». Certains épisodes sont repris et se recourent dans des versions légèrement différentes. Deux dates seulement figurent en tête de certains d'entre eux : 1771 et 1791. Chez Catherine, la tentation autobiographique est pourtant affirmée et avérée dès l'année 1744, celle de son arrivée en Russie. Un premier *Portrait d'une philosophe de quinze ans* est évoqué dans ces

Mémoires. Il a été écrit à l'occasion d'une discussion avec le comte Gyllenbourg, l'un des envoyés de la cour de Suède, qui avait remarqué son intelligence et l'avait ainsi surnommée. Retrouvé et relu en 1757, ce document a malheureusement, semble-t-il, été détruit par Catherine au moment où le comte Bestouchev fut soupçonné de complot et de haute trahison, peu avant la mort de l'impératrice Élisabeth (1758-1759), et où la jeune Catherine prit la précaution de brûler tous ses papiers.

Catherine relève en tout cas dans ses Mémoires la force et la pertinence de ce premier essai, qui impressionna son premier et, peut-être, unique lecteur. Plusieurs autres circonstances ont ainsi pu l'engager à écrire des textes de nature autobiographique. Catherine écrit pour ses amis, ses correspondants, des essais et des témoignages sur certaines périodes de sa vie. Elle répond aussi à des écrits qu'elle juge devoir être réfutés. Certains critiques suggèrent ainsi que la parution du *Voyage en Sibérie, fait par ordre du roi en 1761, contenant les mœurs, les usages des Russes, & l'état actuel de cette puissance*, publié en 1768 chez l'imprimeur-libraire Marc-Michel Rey à Amsterdam par Jean Chappe d'Auteroche, un abbé devenu astronome et voyageur, a pu être à l'origine de l'écriture de Mémoires de plus grande ampleur. Ce récit, qui proposait une description critique de la société russe, marquée par le servage et la misère du peuple, suscita

en effet une réfutation publiée la même année, chez le même libraire, ayant pour titre *Antidote ou Réfutation du mauvais livre superbement imprimé intitulé : Voyage en Sibérie, etc., fait en 1761, par l'abbé Chappe* (Amsterdam, Rey, in-12), fruit, semble-t-il, d'une collaboration entre Catherine et le comte Chouvalov. Mais l'hypothèse la plus fréquemment évoquée par les commentateurs de ces Mémoires est celle d'une justification que la princesse aurait tenté d'écrire, à l'intention de ses enfants et de ses petits-enfants, pour se dédouaner de ses nombreux adultères et de l'usurpation du trône par l'assassinat de son époux.

Cette hypothèse est contredite par plusieurs éléments du texte et du paratexte de ces Mémoires : les dédicaces à des amis, faites sur le ton de la plaisanterie, de la gaieté et de la confiance intime relèvent de la grande tradition de l'amitié et de l'écriture des Mémoires, fondée sur l'authenticité et la sincérité. Catherine y assume avec fierté ses actions, ses décisions, sans chercher à se justifier outre mesure, et sans forcément entrer dans les détails intimes de sa vie sexuelle, conformément aux valeurs de bienséance qui sont celles d'une grande dame de la haute société, qui a cherché à concilier ambition politique, sagesse et bonheur personnel.

Tentations de lecture

Deux tentations majeures s'affrontent dans l'esprit du lecteur découvrant ces récits autobiographiques : la lecture téléologique s'impose, d'emblée, comme modalité idéologique, et il n'est pas aisé de s'en défaire. On s'apprête à lire les Mémoires d'une impératrice, de Catherine la Grande, tsarine de toutes les Russies, et on ne peut s'empêcher de chercher dans le récit de son enfance, de ses débuts d'adolescente fougueuse et riieuse dans les cours allemandes, les prémisses de son caractère, de sa détermination, de son projet politique. L'autobiographe nous invite elle-même à lire ses ambitions très précoces, reformulées à l'âge mûr. À 14 ans déjà, son intelligence la fait remarquer par plusieurs représentants des cours européennes comme une jeune fille d'un bon parti, à la figure agréable, pleine d'esprit, intelligente. Elle évoque dans son récit les différentes options qui se présentent, affirmant qu'elle choisit en toute conscience le parti le plus considérable, visant la couronne des tsars de Russie. La connaissance du destin de celle qui montera sur le trône en juillet 1762, après un coup d'État, fait obstacle, dans un premier temps, à l'appréciation de ce récit d'enfance et de jeunesse, qui devient peu à peu l'histoire intime d'une jeune fille mal mariée, d'une femme à la fois privilégiée et soumise à un

régime drastique, à une étiquette contraignante, à des maternités mal vécues et au désamour réciproque.

Grâce aux qualités humaines de ce récit sensible et vivant, émerge peu à peu la personnalité d'une femme forte et intelligente qui parvient, au milieu de la vie de cour, à faire entendre une voix authentique et attachante. Cette jeune fille pleine d'énergie se laisse prendre au jeu de l'ambition et du pouvoir, de la coquetterie aussi, dès un très jeune âge. Objet de négociations européennes, prise entre les enjeux familiaux des affaires allemandes et suédoises, elle devient, grâce ou à cause des ambitions maternelles, un parti enviable aux yeux des négociateurs matrimoniaux. Dès les premières pages pourtant, on est sensible aux réflexions sur l'éducation reçue et vécue par cette jeune fille. Ce récit, recommencé à plusieurs reprises, et dont on possède, pour certaines périodes, plusieurs versions qui se complètent sans pour autant se contredire, est nourri de remarques vivantes et pleines de bon sens sur la condition féminine, sur la question du choix de la religion, sur les valeurs morales et sur les caractères des courtisans. La simplicité de ce récit chronologique ne doit pas masquer les qualités intellectuelles de cette autobiographie exceptionnelle à plusieurs égards.

Elle constitue, d'abord, un exemple vivant de la francophonie des élites européennes au XVIII^e siècle.

Catherine écrit son récit en français, langue qu'elle a apprise dès l'enfance avec ses deux gouvernantes, les sœurs Cardel, émigrées protestantes qui se relaient au sein de cette famille aristocratique pour éduquer la petite Allemande. Lorsqu'elle entreprend d'écrire ses Mémoires, dans les années 1770, outre sa langue maternelle, Catherine maîtrise aussi la langue russe, qu'elle a commencé d'apprendre à son arrivée à Moscou, en 1744. C'est pourtant principalement en français qu'elle continue de lire et d'écrire. La langue française est alors considérée par les élites européennes comme une langue de culture, prestigieuse et raffinée. C'est la langue de la cour, à Madrid, à Berlin, à Pétersbourg. Malgré ses imperfections, grammaticales et stylistiques, la maîtrise de la langue française par Catherine est remarquable. Elle recourt parfois à quelques expressions en russe au fil du texte, pour mieux rendre une insulte ou une expression familière et joue avec les néologismes, inventant des verbes de façon très pragmatique, tels que *débouger* ou *défiancer*.

Ce qui rend ce témoignage vivant, c'est aussi la présence de dialogues, transcrits avec une netteté étonnante, à 40 ans de distance. La mémoire des faits est souvent d'une grande précision, mêlant sans cesse l'intime et le politique. Le récit fait alterner scènes de cour, généalogies familiales, comptes rendus de négociations secrètes, évocations épiques

de cérémonies solennelles ou descriptions tragiques de batailles sanglantes, voyages dans des conditions difficiles, avec des scènes intimes, des récits de souffrances, de fausses couches, d'accouchements. La galerie de portraits est impressionnante. On voit défiler au fil de ce récit toute l'aristocratie politique et courtisane allemande, polonaise, suédoise, russe, à laquelle se mêle le personnel diplomatique européen. Les portraits sont particulièrement riches et vivants. La palette descriptive de Catherine est subtile et, là encore, le récit oscille entre plusieurs registres, de l'humour à l'expression de la souffrance et de la solitude.

Un autre visage de Catherine

Les moments les plus fascinants de ce récit sont l'analyse du vécu intérieur de cette jeune princesse, mariée à 15 ans à un jeune homme alcoolique et maniaque, et qui débarque à Moscou en plein hiver, en ce début d'année 1744. Le récit de la vie de la cour russe, mi-sédentaire, mi-itinérante, fascine par son archaïsme, par un mélange d'exotisme et de familiarité. C'est alors, aux yeux de l'opinion internationale, « la Cour la plus brillante de L'Europe », comme l'écrit Voltaire à François Pierre Pictet en 1763, au moment des premiers contacts avec Mlle Catau, comme l'appelle l'écrivain.

L'évolution psychologique de la jeune femme, assignée à résidence entre une impératrice à la forte personnalité, qui fait alterner protection maternelle et dureté impitoyable, est particulièrement frappante. Elle a interdiction d'écrire. Ses proches, ses amis sont exilés l'un après l'autre. Ses enfants lui sont retirés à peine le cordon coupé. Elle est laissée à l'abandon, sans soins, après chaque accouchement, pendant des heures. La lecture est son seul espace de liberté. Elle invente des ruses pour prendre un peu de bon temps. La fierté de ne pas s'être laissé abattre par la dureté de sa situation est peut-être le fait majeur que retient le lecteur, au terme de ce récit. La réflexion sur la dualité entre soumission et liberté, vécue et pensée par Catherine, est d'une étonnante modernité.

Un document politique et culturel exceptionnel

Le récit de l'éducation politique de Catherine est tout aussi édifiant. Prise entre les ambitions politiques de sa famille, de celles du jeune roi de Prusse Frédéric, qui cherche à s'allier le soutien de la Russie, et celles de l'impératrice Élisabeth de Russie, qui tente d'asseoir son pouvoir au milieu d'innombrables rivaux, la jeune Catherine observe, médite, apprend. Dès son arrivée à la cour de Russie, en janvier 1744, elle comprend les rivalités

qui opposent la faction allemande et la faction française, qui a soutenu, faute de n'avoir pu marier le jeune Pierre à l'une des filles de Louis XV, le choix de la jeune Allemande. Elle livre un témoignage qui fait alterner une vision de l'intérieur de la cour de Russie, observant et analysant ses intrigues, sa débauche, avec quelques-unes des grandes pages de l'histoire politique européenne, celles qui ouvrent la guerre de Sept Ans, avec les retournements d'alliance qui la caractérisent, et les nombreux aperçus d'une carte de l'Europe qui ne cesse de se modifier.

Son initiation à la gestion des affaires est tout aussi étonnante. D'après son récit, c'est Pierre, le jeune duc, qui lui délègue des pans entiers de son travail, la laissant en tête-à-tête avec le comte de Bernis pour lui exposer sa vision des affaires du Holstein, revendiqué par le Danemark. C'est Pierre aussi qui la prie d'assurer la gestion des affaires du Holstein, épisode que Catherine raconte non sans humour et avec humilité, réduisant les décisions prises à des « oui » et des « non ».

Elle pose à travers ces Mémoires un regard ambigu sur la société russe, se gardant de jugements trop radicaux ou définitifs. Elle évoque au fil de ses nombreux voyages les identités de ce peuple en formation, les tentatives de la part du pouvoir de forger une nation à partir d'une mosaïque de peuples et de territoires si divers, si étendus. Les

récits des voyages en Ukraine, dans les pays Baltes, aux confins de cet empire, marqués par des anecdotes personnelles, s'enrichissent de remarques sur les coutumes, les rites, les vêtements, l'habitat. Catherine esquisse plusieurs théories politiques, celles de la nécessité de respecter les aspirations identitaires de la nation russe, ou celle de réfléchir à la condition du peuple, qui n'est pas encore un acteur politique dans cette Russie foncièrement inégalitaire.

Ce qui marque cet apprentissage, c'est la modestie d'une jeune fille consciente de la nécessité de s'instruire, consciente de la valeur des connaissances. Sa vie de femme est marquée par cet apprentissage intellectuel, dont elle reconstitue la genèse au fil de ses lectures, notant consciencieusement les titres des ouvrages, ainsi que les dates et ses impressions de lecture. Conseillée par plusieurs intellectuels de passage, elle s'attache, en autodidacte, à suivre un programme méthodique, lisant à la suite les différents tomes du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle ou de l'*Encyclopédie*. Comme nombre de ses sœurs dans toute l'Europe, elle a pris conscience d'une possibilité, celle de l'égalité qui passe, non par le seul pouvoir, mais par le savoir. Elle cultive, au fil de ses rencontres avec des écrivains, des savants ou des diplomates de passage, des conversations érudites et cosmopolites, impressionnant ses interlocuteurs par sa curiosité et

son intelligence. C'est peut-être, en fin de compte, le seul argument qu'elle fournit au lecteur pour justifier sa légitimité politique future.

Les innombrables clichés misogynes qu'on peut lire, encore aujourd'hui, au sujet de Catherine, de son érotisme effréné, de ses très nombreux amants, de son ambition démesurée, témoignent de la modernité de cette figure, qui reste, au moins pour le lecteur de ses précieux Mémoires, un modèle d'humanité et d'intelligence.

À proprement parler, les Mémoires s'achèvent au moment de la seconde entrevue avec Élisabeth, sur ce « dialogue à voix basse », comme le qualifiait Dominique Maroger, l'éditeur de la première publication française de ces Mémoires, en 1963. Nous publions ici, pour la première fois dans une édition française, les fragments qui évoquent certains événements ultérieurs, jusqu'au récit du coup d'État et de l'avènement de Catherine sur le trône de l'Empire russe.

Linda GIL

NOTE D'ÉDITION

Les *Mémoires* de Catherine II ne connurent aucune publication du vivant de leur autrice. Ils étaient destinés à ses proches, comme l'indiquent plusieurs dédicaces que l'on peut lire au fil des différents fragments manuscrits.

À sa mort, le 17 novembre 1796, c'est son fils Paul qui conserva secrètement les manuscrits maternels. D'après Alexandre Ivanovitch Herzen, écrivain et érudit russe qui en donna une première édition partielle en 1859 à Londres, chez l'éditeur Trübner & Cie, de rares copies manuscrites circulèrent par l'intermédiaire d'un ami d'enfance de Paul, le prince Alexandre Kouraline, et parvinrent, une vingtaine d'années après l'assassinat de l'empereur (vers 1820), entre les mains d'Alexandre Tourgeneff (l'historien et homme d'État) et du prince Michel Vorontsov, qui obtinrent des copies de l'exemplaire de Kourakine. L'éditeur explique que l'empereur Nicolas I^{er}, ayant eu vent de la circulation de ces copies subreptices, donna ordre

à la police secrète de les faire saisir, y compris une copie autographe de la main du poète Pouchkine, qui fut récupérée à Odessa. L'original fut alors scellé et déposé aux archives impériales, à Pétersbourg, toujours sur ordre de l'empereur, parmi les documents les plus secrets. Ces archives, aujourd'hui nationales, furent ensuite transférées à Moscou pendant la guerre de Crimée, où elles se trouvent toujours.

Ces détails relatifs aux sources manuscrites de ces Mémoires, nous dit l'éditeur, lui venaient du précepteur de l'empereur Nicolas II, Constantin Arsenieff, qui avait obtenu, en 1840, la permission de lire nombre de documents secrets sur les événements qui suivirent la mort de Pierre I^{er}, jusqu'au règne d'Alexandre I^{er}. Parmi eux, on l'autorisa à lire les *Mémoires* de Catherine II. De nouvelles copies circulèrent alors entre Moscou et Pétersbourg, et l'éditeur dit avoir suivi une de ces copies. Cette première édition anglaise a constitué le texte de base de nombreuses éditions ultérieures, dont certaines sont encore disponibles.

En 1907, sous le règne du dernier descendant des Romanov, une édition critique et scientifique des *Œuvres complètes* de Catherine fut publiée à Pétersbourg, par les Presses de l'Académie impériale des Sciences, sous la direction d'Aleksandr Nikolaevich Pypin, un érudit spécialiste de littérature russe. Le tome XII présente une édition

intégrale des écrits autobiographiques de l'impératrice. Or le texte donné dans cette édition établie sur la base des manuscrits autographes conservés à Moscou diffère sensiblement du texte édité à Londres, laissant à penser que le texte a subi des corrections, ou bien une première traduction.

Nous avons donc suivi le texte donné par l'édition russe, qui reste à ce jour le plus fiable. Pour des raisons de longueur, nous avons opéré quelques coupes dans ces textes, signalées par un astérisque. Nous avons pris le parti de moderniser les graphies et la ponctuation. Nos usages modernes de cette dernière diffèrent en effet de celle du XVIII^e siècle, où elle s'accordait largement avec la respiration et le rythme du phrasé oral, alors qu'aujourd'hui nous en faisons un usage essentiellement syntaxique. Pour la commodité du lecteur et l'intelligence du texte, nous nous sommes permis de corriger quelques coquilles orthographiques, conjugaisons ou accords grammaticaux fautifs, et de rétablir quelques mots oubliés entre crochets. Nous avons respecté en revanche la langue de Catherine, parfois semée de maladresses ou de lourdeurs d'expression, parfois marquée par des tournures orales. Nous avons laissé les mots et expressions russes dans la langue originale, suivis d'une transcription, ou d'une traduction entre crochets.

L'annotation se veut succincte, afin de ne pas alourdir cette édition. Nous avons développé les

noms propres lorsque Catherine n'en donnait que l'initiale, et les graphies ont été harmonisées. Un grand nombre de noms de personnes et de lieux étant cités plusieurs fois, nous donnons en appendice un répertoire complété de précisions.

L. G.

Éditions Rivages